

L'APPRENTI MAGICIEN

Il y avait autrefois dans ce pays-ci un petit laboureur qui, n'ayant qu'un fils, ne savait quel état lui donner, car le garçon ne montrait de goût pour aucune des professions qu'on exerce à la campagne.

Son père le mena un jour à la ville pour faciliter son choix. Là, ils virent des serruriers, des ébénistes, des libraires, etc., mais rien ne tentait le jeune gars et le père fort ennuyé reprenait avec lui le chemin de son village, quand il arriva près d'une grande maison close et silencieuse.

— Qui est-ce qui demeure ici ? demanda-t-il à un passant.

— C'est un magicien, lui répondit-on.

— Magicien, s'écria le garçon, voilà le métier qui me convient.

— Soit ! dit le père, encore est-il bon de savoir ce que me coûtera ton apprentissage.

Ils entrèrent donc pour s'informer chez le magicien qui, voyant la mine éveillée du fils, dit au père :

— Je ne vous demande rien, pas un denier. Seulement, dans un an et un jour, vous reviendrez ici. Je ferai paraître

devant vous votre fils avec mes autres élèves, sous une forme quelconque ; si vous le reconnaissez, vous l'emmènerez ; sinon, il m'appartiendra.

Le laboureur hésitait à accepter une semblable condition, mais le jeune homme insista tellement qu'il finit par consentir.

Il s'était réservé, dans le cours de l'année, trois jours de congé pour aller voir son père.

À la première visite qu'il lui fit :

— Eh bien ! garçon, dit le bonhomme, es-tu content de ton métier ?

— Oui, père, mais j'ai bien peur que vous ne me reconnaissiez pas quand vous viendrez me chercher après mon apprentissage ; je ne sais pas comment vous pourrez me tirer de ses griffes. Je vais faire de mon mieux pour apprendre ses secrets et me mettre en mesure de lui échapper.

La seconde fois qu'il vint chez son père, il lui dit :

— Père, ayons confiance. Je ne suis pas encore aussi savant que mon maître, mais je me suis instruit de bien des choses. Cependant, je ne peux pas encore vous dire comment vous me reconnaîtrez, le moment venu.

*
* *

Enfin, à sa troisième visite, il lui dit joyeusement :

— Cette fois, je suis presque aussi fort que le magicien. J'ai lu dans tous ses livres et j'ai profité de ses leçons. Quand vous viendrez au bout d'un an et un jour, tous mes camarades et moi, nous serons transformés en coqs, les uns rouges, les autres verts. Vous vous trouverez d'abord au milieu d'un cercle de coqs rouges qui feront trois tours : je ne serai pas de ceux-là. Ensuite, viendront les coqs verts

et j'en serai. Nous tournerons autour de vous ; je ferai le boiteux et vous tâcherez de me reconnaître à ce signe. Si vous ne le pouvez pas, je suis perdu pour vous ; tout ce que j'ai appris ne servira qu'à mon maître.

Le jour venu, voici le père qui part, en grand souci ! Il arriva chez le magicien qui lui dit en ricanant méchamment :

— Ah ! Ah ! vous venez chercher votre fils ! Voyons si vous le reconnaîtrez.

Tout aussitôt, il se trouve au milieu d'un cercle de coqs rouges qui tournent, tournent lentement autour de lui.

— Je ne vois pas là mon garçon.

— Bien, cherchons ailleurs.

Le troupeau rouge disparaît et fait place à une bande de coqs verts qui se mettent, comme les précédents, à défiler en rond.

Le brave homme ouvrit de grands yeux, les volatiles lui semblaient si exactement pareils entre eux que le second tour était achevé sans qu'aucun indice lui eût révélé son fils. Celui-ci n'était pas moins inquiet que lui. Le troisième et dernier tour allait finir quand il lui tomba le pied du bout de son ergot*.

— Le voici ! s'écria le père.

Le magicien ne riait plus.

— Emmenez-le donc, dit-il, d'un ton bourru. Il était temps !

*
* *

Le jeune homme reprit, dans la maison du laboureur, ses anciennes occupations. Un jour qu'il fanait dans un pré, son père lui dit :

* Expression énigmatique : peut-être faut-il lire *quand il lui toucha le pied* ?

— Tu ne m'as pas encore montré ce que tu as appris chez le magicien ; ne penses-tu pas en tirer bientôt profit ?

— Quand il vous plaira ; dès demain si vous le voulez. C'est foire à la ville : vous pourrez y conduire et y vendre un bon cochon gras que vous trouverez dans votre écurie : mais vous aurez bien soin de vous réserver, en le vendant, le cordeau avec lequel vous l'aurez mené.

Le bonhomme fut tout étonné de trouver, le lendemain, dans son écurie, un cochon superbe. Il suivit les instructions de son fils et rentra chez lui le soir, avec un boursicot bien garni ; de son côté, l'acheteur, content de son marché, emmenait gaiement le pourceau par un chemin bordé de taillis, quand tout à coup l'animal, qui n'était autre que le fils du laboureur, se précipite à travers les buissons et s'évanouit en un clin d'œil, au crépuscule.

Le garçon était revenu tranquillement à la maison :

— Vous êtes satisfait, mon père ? Eh bien ! nous recommencerons à la prochaine foire. Cette fois vous aurez à vendre un beau taureau, mais vous réserverez la boucle qui vous servira pour le conduire.

Les choses se passèrent aussi bien que précédemment. Le taureau emmené par l'acheteur s'enfuit à travers bois, comme avait fait le porc ; il se changea en *boscheton* et se prit à *boschetonner***. Le maquignon poursuivant le fugitif arriva près de lui :

— N'avez-vous pas vu, lui demanda-t-il, passer un taureau par ici ?

— Non, répondit le bûcheron d'un air indifférent ; il n'est pas venu de ce côté.

Après quoi, il alla rejoindre son père qu'il trouva comptant ses écus.

** *Boscheton ou bocheton* : bûcheron.

Le laboureur jugeait que son fils avait bien profité de son apprentissage. Il prenait plaisir à ces bénéfices si faciles et, quelques jours avant la foire suivante, il demanda s'il n'y aurait pas encore un bon marché à faire.

— Assurément, dit son fils. C'est la grande foire aux chevaux. Vous y conduirez un poulain magnifique ; vendez-le cher, mais surtout réservez la bride.

Cependant, le magicien, furieux d'avoir perdu son élève, soupçonnait une supercherie et pensait à se venger. Sachant les tours du jeune homme, il courait les foires pour le rencontrer et, malgré son déguisement, il le reconnut sous sa forme de cheval. Il se mit au nombre des amateurs qui marchandaient ce bel animal et en offrit un prix qui dépassait les espérances du vendeur.

— C'est marché fait, dit celui-ci, mais je réserve la bride.

— Pas du tout, j'achète le cheval bridé. Que ferez-vous de la bride sans le cheval ? Vous n'en avez pas besoin, tandis qu'elle m'est utile pour l'emmener. Du reste, quel prix voulez-vous de cette bride ?

— Cinq cents francs, dit l'homme pour se débarrasser des instances de l'autre.

— Cinq cents francs, les voici.

*
* *

Le laboureur, sans remarquer les signes d'inquiétude que donnait le cheval, ne résista pas davantage. Il toucha l'argent, livra l'animal tout bridé. Le maquignon l'enfourcha aussitôt et l'emmena d'une traite à plusieurs lieues de là, jusqu'à une auberge au bord de la route, où il fit halte.

— Mets mon cheval à l'écurie, dit-il au garçon d'auberge. Donne-lui à manger et à boire, mais ne le débride pas.

Le pauvre cheval semblait bien fatigué, il refusait le meilleur foin.

— Il a sans doute soif, pensa le valet, je vais le mener à l'abreuvoir.

Et il passait la main sur le cou du bel animal qui le regardait d'un œil triste et doux, mais qui resta devant l'eau sans plus se soucier de boire que de manger.

— Serait-ce la bride qui le gêne ? se dit le garçon. Je ne vois aucun risque à l'ôter pour un moment.

Et voilà le cheval débridé.

Aussitôt il se change en carpe et disparaît dans l'eau au grand étonnement du garçon qui court à l'auberge avertir le maquignon. Celui-ci s'élance d'un bond jusqu'à la rivière, se transforme en brochet et se met à la poursuite de la carpe qui, sortant de l'eau, se change en hirondelle. L'autre devient *faucher**** et serre de près l'hirondelle qui, en passant au-dessus de la cheminée d'une ferme, se change en bague.

Une jeune fille, qui cousait devant le foyer avec son amoureux, voit tomber cette bague dans les cendres, la ramasse et se la met au doigt.

Le magicien a déjà pris la forme d'un *violoneux*, qui joue de la vielle dans la cour de la ferme. Les jeunes gens sortent pour l'entendre.

— La jolie bague que vous avez là ! dit le vieilleux ; vendez-la-moi ou plutôt prenez celle-ci en échange.

Et il en montrait une autre si belle que la jeune fille accepta. Elle tendit la sienne qui lui échappa des doigts et se changea en une poignée de grains de chènevis : il y en avait plus de deux cents, mais un seul dans ce nombre représentait la bague.

*** *Faucher* : émouchet.

Le joueur de vielle devient poule, picote déjà le chènevis, quand l'autre, sous forme de renard, se jette sur la poule, l'avale et s'enfuit.

À quelques pas de là, derrière la grange, il reprit sa figure humaine et s'en alla chez son père.

— Ah ! mon père, que de tracas vous m'avez causés en vendant ma bride !... Mais je n'ai plus rien à craindre.

Il raconta son histoire et vécut désormais parfaitement tranquille****.